

Qu'est-ce qu'un chez-soi ?

Puisque la sociologie est convoquée, je vais situer mon propos dans une perspective très actuelle de cette discipline et pour tout dire encore en chantier, dans le sillage des travaux novateurs de Bernard Lahire¹... Disons que dans cette perspective, il s'agit de s'adosser à l'hypothèse qu'il existe une structure sociale profonde propre à notre espèce, c'est à dire à homo sapiens². Et que cette structure sociale profonde ne se donne à voir que dans des états culturels toujours particuliers, états culturels dont l'étude a été l'objet principal de la sociologie jusqu'ici. Cette approche postule ainsi qu'il existe des invariants sociaux propres à homo sapiens et parmi ceux-ci la recherche d'un chez-soi dont la forme, mais seulement la forme, varie selon les contextes culturels.

Ceci pour dire que les êtres humains (homo sapiens) ont habité ou habitent des grottes, des tentes, des maisons ou des cubes empilés les uns sur les autres que l'on nomme immeuble...

Culturellement, disons en occident et dans les temps modernes, une maison est traditionnellement composée d'un toit et de quatre murs.

Le toit est un bouclier, conçu pour protéger les habitants de tout ce qu'il y a au-dessus d'eux.

Les murs protègent les habitants de ce qu'il y a au dehors et l'intérieur garde les secrets.

Les fenêtres offrent des points de vue, à travers elle les habitants voient le dehors depuis le dedans.

La porte permet des entrées et des sorties : on sort pour conquérir le monde et s'y perdre soi-même ; on rentre par la porte pour s'y retrouver soi-même et y perdre le monde.

Ce qui dessine l'ébauche d'un chez-soi à laquelle il convient de préciser quelques conditions pour qu'une « maison », quelle qu'elle soit, advienne comme un véritable chez-soi et je voudrais insister particulièrement sur trois d'entre elles : l'intimité, la clotûre et le gouvernement de son temps

A la fin du 18ème siècle, un changement fondamental dans nos manières d'être et d'agir ensemble, de faire société, s'est produit : ce que nous nommons « intimité » a vu le jour et avec lui la naissance de la vie privée, ce moment où l'individu a cherché à se soustraire aux contraintes du collectif et des groupes.

Ce sentiment d'intimité advient au travers de la possibilité de l'appropriation de son espace (on le meuble, on le décore, on le range... ou non, à sa façon, on y construit un paysage personnel d'objets qui sont autant de souvenirs).

Mais pour que cet espace devienne véritablement le lieu de l'intime, il doit pouvoir être également celui de ses secrets, de sa vie familiale et domestique, de ses arrangements privés. Faire de ce chez soi, un lieu de l'intime est ce qui fait que le moi peut s'y recueillir, condition, nous dit Emmanuel Levinas, pour que l'Homme puisse se tenir dans le monde, à partir d'une demeure où il puisse s'y retirer...

Une autre condition pour que le chez-soi soit un véritable chez-soi est sa clôture, car le chez-soi a à voir avec le sentiment de sécurité. Être chez soi nécessite, en conséquence, de pouvoir contrôler qui peut y entrer (on accueille qui l'on souhaite chez soi, on en interdit l'entrée à d'autres et certains ne seront reçus que sur le seuil et

¹ Vers une science sociale du vivant, La Découverte 2025

² Ludovic Slimak, Sapiens nu. Le premier âge du rêve, Odile Jacob, 2024

d'autres dans l'intimité de sa chambre, etc.). Mais la clôture, qui est matérialisée par la porte, dont Georg Simmel nous a dit qu'elle est aussi la jointure entre l'espace de l'homme et ce qui lui est extérieur, doit pouvoir être franchie par son occupant.

La possibilité d'ouvrir sa porte et de pouvoir la franchir, distingue l'hospitalité de la prison. Possibilité qui, quand on observe certains lieux où habitent les personnes en situation de handicap ou de perte d'autonomie ne semble pas toujours aller de soi...

Le chez-soi, enfin, est le lieu où l'on peut gouverner son temps : où l'on va décider du moment où l'on va déjeuner ou dîner, où l'on va se coucher, sortir ou rentrer... Gouverner son temps est une des conditions de la maîtrise de son intérieur, mais aussi de sa manière subjective d'habiter.

On comprend par là que ces conditions sont particulièrement mises à l'épreuve pour les personnes en situation de handicap ou en perte d'autonomie. Quand elles vivent chez elles et qu'elles ont besoin d'être accompagnées dans leur vie quotidienne et que les professionnels et/ou leurs proches investissent leur intimité, franchissent leur clôture par routine ou commodité, ou imposent l'heure de leur levée ou de leur coucher pour des raisons d'organisation... Mais aussi quand elles vivent en habitat inclusif ou en établissement médico-social et que le collectif empiète sur leur vie privée...

Au fond, qu'est-ce qu'un chez soi ?

On peut le distinguer du lieu simplement occupé, la position provisoire d'une personne par son installation dans un domicile... du lieu ressenti comme véritablement à soi, qui répond à un désir profond et qui exprime l'essence, réelle ou supposée de son identité...

Le chez-soi, c'est là où j'habite, là où JE suis : et dans ce « là », je retrouve un réseau de voisinage et de connaissances, ainsi que mes repères, ce que Martin Heidegger³ désigne par « heimat » que l'on peut définir par extension comme un équivalent de « bonheur », par opposition à Elend, la misère...

Mais le chez-soi n'est pas le repli, même s'il peut et doit pouvoir le rester. Le chez-soi est aussi la condition d'un possible déploiement pour celui ou celle qui l'habite, l'unité d'un possible devenir citoyen et le lieu à partir duquel un nouveau champ des possibles s'ouvre... Car, comme le souligne si justement Mona Chollet, si une personne ne dispose pas d'un territoire propre (ce chez-soi dont il vient d'être esquissé les conditions d'effectivité), attendre d'elle qu'elle apporte une contribution à la vie collective revient à attendre d'un homme qui se noie qu'il en sauve un autre...

³ Bâtir, habiter, penser, in Essais et conférences, Gallimard, 1958